

La vieillesse, un concept philosophique ?

La vieillesse, contrairement à ce qu'on pourrait croire, intéresse peu les philosophes. Si on fait le tour des grands auteurs – Platon, Aristote, Descartes, Spinoza, Kant, Rousseau, Hegel – on constate avec surprise que les passages qui lui sont consacrés sont très rares et souvent convenus. Seul Montaigne, peut-être, fait exception.

D'autres thèmes analogues, relatifs à des états ou à des âges de la vie, ont suscité et suscitent encore beaucoup plus de réflexions. Ainsi l'enfance (chez Platon, Rousseau, Kant notamment), en rapport avec la question de l'éducation ; ou encore la folie, la maladie (chez Nietzsche particulièrement), qui posent le problème de l'altérité et de l'aliénation du sujet.

1.- La vieillesse est-elle insignifiante ?

Par rapport à eux, la vieillesse semble plate, fade, philosophiquement stérile. Comme le dit Montaigne : « Je ne me suis pas attendu d'attacher monstrueusement la queue d'un philosophe à la tête et au corps d'un homme perdu ». ¹ Il n'y a rien à tirer de positif d'un état qui est pure perte, dégradation, amoindrissement, diminution. Il ne suscite guère que des lieux communs, des banalités autour de la sagesse et de l'expérience supposée des vieillards (que Montaigne conteste vigoureusement), la sagesse qu'apporterait l'affranchissement des passions ou la nécessité de se préparer à mourir – propos généralement repris de Sénèque et Cicéron, entre autres.

Vieillesse et enfance

L'enfance brille des mille feux de l'avenir ; elle se pare des prestiges de l'innocence et de la pureté. La folie s'avance avec le mystère de « l'inquiétante étrangeté » et ouvre sur les abîmes de l'inconscient. La maladie pose le problème du normal et du pathologique ; elle

¹ Montaigne, *Essais*, Livre III, chap. 2, Ed. *La Pochotèque*, Livre de Poche, 2002, p. 1274.

suscite l'interrogation sur cet « animal malade » que serait l'homme, selon Nietzsche. La vieillesse en revanche n'apparaît que sur le mode négatif et défectif du déclin et de la déchéance.

On pourrait dire que l'enfance, et à un moindre degré la maladie et la folie, ont un statut « transcendantal » : elles apparaissent constitutives de l'être même de l'homme, elles font partie des conditions de possibilité de son humanité. La vieillesse en revanche n'a de statut qu'empirique : c'est un processus certes inévitable jusqu'ici, mais qui ne signifie rien, n'apporte rien, n'enrichit pas la compréhension que nous avons de la subjectivité.

En témoigne le fait qu'on entrevoit aujourd'hui la perspective de sa disparition : encore quelques avancées des sciences biologiques et la maîtrise du mécanisme de vieillissement des cellules permet de nourrir l'espoir d'un maintien indéfini du corps dans l'état de maturité. En revanche, on ne saurait concevoir un accès à l'humanité adulte qui n'aurait pas été précédé par l'enfance, tant la personnalité d'un individu apparaît liée à son éducation, à ses expériences d'apprentissages et aux événements de ses premières années. Preuve, une fois de plus, que l'enfance est transcendantale tandis que la vieillesse n'est qu'empirique. La première se donne sous le signe de la nécessité, et d'une nécessité aussi heureuse que féconde : qui, sauf exception rarissime, regrette d'avoir été enfant ? La seconde se donne au contraire sur le mode de la contingence, et d'une contingence fâcheuse, qu'on cherche à retarder ou éviter par tous les moyens possibles.

Comme le dit encore Montaigne : « C'est une puissante maladie, et qui se coule naturellement et imperceptiblement : il y faut grande provision d'étude, et grande précaution, pour éviter les imperfections dont elle nous charge, ou au moins affaiblir leur progrès. Je sens que nonobstant tous mes retranchements, elle gagne pied à pied sur moi : je soutiens (= *résiste*) tant que je puis, mais je ne sais enfin où elle me mènera moi-même. A toutes aventures, je suis content qu'on sache d'où je serai tombé ».² L'on voit bien d'après ce passage qu'on ne saurait philosopher *sur* la vieillesse, mais seulement *contre* elle : la vertu du sage, et de l'homme tout court, est de retarder, ralentir, éviter autant que possible ses manifestations ; on ne doit pas l'accueillir (comme on accueille un hôte, un bienfait, une expérience nouvelle et enrichissante) mais au contraire la repousser autant que possible. Par rapport à elle, l'attitude philosophique n'est pas réflexive, comme pour la plupart des autres états de l'existence (y compris le mal) mais, pourrait-on dire, « résistive » : il ne s'agit pas de comprendre, mais de lutter ; ni de connaître, mais d'écarter.

² Ibid., p. 1276.

La conception antique de la vieillesse

La position antique semble au premier abord contraire : elle valorise la vieillesse comme un état qui a en soi de la valeur. La « défense de la vieillesse » que Cicéron met dans la bouche de Caton l'Ancien réfute l'une après l'autre « tous les motifs qui font redouter la vieillesse », c'est-à-dire les prétendues pertes ou diminutions qu'elle occasionnerait. A chaque fois, le ressort argumentatif est le même : il s'agit de montrer que la perte apparente est en réalité un gain ; que ce qu'on prend pour du négatif est en réalité du positif. Ainsi « la vieillesse nous interdit les affaires » ? Sans doute, mais « quelles affaires ? »³. Ce ne sont que les affaires subalternes, celles qui ne demandent « que la force de la jeunesse ». « Que le vieillard ne fasse pas ce que font les jeunes gens, soit ; mais ce qu'il fait est bien plus important et meilleur » : car il agit non par « les brusques saillies et l'agilité des corps », mais « par la prudence, l'autorité, les bons avis ; et loin de perdre ces avantages, la vieillesse les accroît ».

Le même raisonnement se retrouve à propos des trois autres reproches qu'on fait à la vieillesse. La vieillesse est faible ? Physiquement, sans doute ; mais « elle est belle, la parole calme et rassise d'un vieillard ». La vieillesse nous prive des plaisirs ? Certes ; mais « si la raison et la sagesse ne pouvaient nous inspirer le mépris de la volupté, nous devons être très reconnaissants à la vieillesse, grâce à laquelle ce qu'il ne faut pas faire ne plait pas ». Ici , l'argumentation devient plus subtile : la vieillesse nous prive bien de quelque chose, mais ce quelque chose étant négatif (les voluptés comme perte de la maîtrise, affaiblissement de la volonté), la négation du négatif est du positif. Ce qu'exprime également Sénèque : « La vieillesse a pour jouissance de n'en désirer aucune. Qu'il est doux d'avoir lassé les passions, de les avoir laissées en route ! »⁴

Toutefois, un examen plus attentif oblige à revenir sur cette interprétation. Car Sénèque, dans un autre passage, admet que la vieillesse soit un amoindrissement, à défaut d'être un naufrage : « On appelle vieillesse l'époque de la lassitude, non celle où la force est brisée. Compte-moi parmi les décrépits, parmi ceux qui touchent à leur fin ».⁵ Mais cette décrépitude ne concerne que le corps : car « au moral je ne sens point l'injure des ans, bien

³ Cicéron, *De la vieillesse*, § 6.

⁴ Sénèque, *Lettres à Lucilius*, Lettre 12 (Avantages de la vieillesse)

⁵ Sénèque, *Lettres à Lucilius*, Lettre 26 (Eloge de la vieillesse).

que mon corps la ressent ; je n'ai de vieilli que mes vices et leurs organes ». Cette dissociation de l'âme et du corps permet de rejeter la vieillesse dans le négatif, et c'est cette négativité même qui la rend, par réfraction, positive : en affaiblissant le corps, elle libère l'âme. « Mon âme, dans toute sa force, et ravie de n'avoir plus grand démêlé avec le corps, a déposé une grande partie de son fardeau : elle est allègre et me conteste ma vieillesse : c'est pour elle la fleur de l'âge ».

On retrouve ici le discours qui sera celui de Montaigne : la vieillesse est à la fois ce qui doit être « contesté » absolument et ce qui permet la contestation. Le vocabulaire défectif qui était critiqué par Cicéron retrouve droit de cité : la vieillesse est une « impuissance », une « chute » ; et « chaque jour nous vole quelque chose de nos forces ». Mais cette dégradation même peut être l'occasion pour l'âme de prendre son envol. De la libération célébrée par Sénèque à la résistance prônée par Montaigne, l'écart n'est plus très grand.

La conception de Descartes

Ce statut purement empirique et défectif de la vieillesse est réaffirmé par Descartes. D'après le dualisme qu'il défend, et en continuité avec la thèse développée par Sénèque, seul le corps peut vieillir ; l'âme, qui « pense toujours », ne saurait subir la moindre sénescence ; son activité propre peut seulement être affectée, mais non altérée, par les dégradations du corps.

Toutefois le corps lui-même n'est pas constitutivement voué au vieillissement. C'est ce qui est affirmé dès le *Discours de la méthode* : « On se pourrait exempter d'une infinité de maladies tant du corps que de l'esprit, *et peut-être même de l'affaiblissement de la vieillesse*, si on avait assez de connaissances de leur causes et de tous les remèdes dont la nature nous a pourvus ».⁶

Cette thèse sera constamment reprise tout au long des réflexions ultérieures, comme par exemple dans une lettre à Huygens du 25 janvier 1638 : « Il me semble voir très évidemment que si nous nous gardons seulement de certaines fautes que nous avons coutume de commettre au régime de notre vie, nous pourrons sans autres inventions parvenir à une vieillesse beaucoup plus longue et plus heureuse que nous ne faisons ».

Dans plusieurs écrits médicaux, il suggère que la vieillissement est l'effet d'un durcissement et d'un dessèchement des fibres corporelles, lui-même provoqué par un défaut

⁶ Descartes, *Discours de la méthode*, 6^{ème} partie, § 2. C'est nous qui soulignons.

de nutrition lié à des causes mécaniques (rétrécissement des canaux alimentant les organes) . C'est pourquoi une action sur ces causes mécaniques, en supprimant les effets, supprimerait aussi la vieillesse : « Que la vie humaine pût être prolongée si nous connaissons l'art de la médecine, il n'en faut pas douter ; car puisque nous pouvons développer et prolonger la vie des plantes, connaissant l'art de la culture, pourquoi donc n'en serait-il pas de même pour l'homme ? »⁷

La vieillesse et le vieillissement relèvent donc, non de la philosophie (au sens de la métaphysique) mais seulement de la physiologie et de la médecine ; et tout laisse espérer que c'est un phénomène provisoire, une réalité en sursis. C'est pourquoi philosopher à son sujet, ce serait lui accorder une importance, et surtout une essence qu'elle ne possède pas. Il ne faut pas en parler, mais agir sur elle – pour la retarder, avant de la faire disparaître.

Kant et la question de la vieillesse

Kant, par rapport à cette question, semble marquer un retour à la position de Cicéron, c'est-à-dire à une considération positive de la vieillesse. C'est ainsi que dans le *Conflit des facultés*, il écrit : « Le devoir *d'honorer la vieillesse* ne se fonde pas proprement sur le ménagement équitable que l'on suppose aux jeunes pour la faiblesse des vieillards ; ce n'est pas là une raison du *respect* qui leur est dû. L'âge veut être aussi regardé comme quelque chose de *méritoire* ; car on lui accorde de la *considération* ». ⁸

Les termes employés – « honorer », « respect », « mérite », « considération » - semblent situer la vieillesse en haut de l'échelle du jugement moral, et rejeter toute identification ou réduction à une conception purement diminutive, comme par exemple celle qui en fait une simple « faiblesse ».

Mais la suite du texte dément, non sans ironie, cette interprétation relevant du discours convenu faisant l'éloge de la vieillesse parce qu'elle serait synonyme de sagesse, d'expérience, d'équilibre, etc. Car « ce n'est pas sans doute parce qu'un âge de Nestor dispose d'une sagesse acquise par une expérience multiple et longue pour diriger les jeunes gens » que cet homme est proposé en exemple, mais seulement parce qu'il a pu vivre si longtemps « en n'étant souillé d'aucune honte ». ⁹ Autrement dit, la vieillesse n'a rien à voir là-dedans, elle n'apporte rien de spécifique, elle n'est la cause de rien ; elle fait seulement ressortir le

⁷ Entretien avec Burman, *Œuvres et Lettres*, Paris, Gallimard 1953, p. 1401-1402.

⁸ Kant, *Le conflit des facultés*, 3^{ème} section, trad. Gibelin, Vrin, 1955, p. 116. C'est Kant qui souligne.

⁹ Ibid.

mérite de celui qui, *depuis toujours*, a vécu selon la loi du devoir. La vieillesse met en évidence le mérite moral, elle le fait ressortir, mais contrairement à la thèse de Sénèque et de Cicéron, elle ne le favorise pas.

C'est pourquoi il n'y a rien de surprenant à voir, dans la suite du texte, Kant reprendre la position cartésienne et considérer la vieillesse comme un problème purement médical, et pour ainsi dire *technique*. Il note ainsi par exemple que « la durée de l'opération des intestins est sans nul doute plus lente dans la vieillesse que dans la jeunesse », de sorte que prendre un repas du soir en plus du repas de midi « inflige un travail supplémentaire à la nature alors que la première digestion n'a pas encore pris fin ». ¹⁰ On est bien loin des envolées cicéroniennes sur « l'allégresse » de la vieillesse !

Si la métaphysique doit s'intéresser au vieillissement, ce n'est pas pour en dégager la signification ontologique ou morale, mais parce que le raisonnement sur des concepts abstraits, sans le secours de l'intuition comme c'est le cas pour les mathématiciens, provoque « un état convulsif involontaire de l'organe de la pensée (le cerveau) et en quelque sorte une oppression, une sorte d'impuissance à maintenir, dans le changement des représentations qui se succèdent, l'unité dans la conscience de celles-ci ». C'est pourquoi « il ne faut pas s'étonner si un métaphysicien devient plus tôt *invalidé* que celui qui étudie une autre branche ¹¹ ». On mesure l'ampleur du renversement : la philosophie n'est plus ce qui préserve ou combat le vieillissement, elle est au contraire l'un des facteurs qui l'accélère !

En fin de compte, la lutte contre celui-ci ne vaut guère qu'on s'y consacre : en effet, « l'art de prolonger la vie humaine nous amène enfin à n'être que toléré parmi les vivants, ce qui n'est pas précisément la condition la plus réjouissante ». Le bel optimisme de Descartes a cédé la place à un scepticisme désabusé ; mais la matrice conceptuelle est identique, et elle consiste à refuser à la vieillesse tout statut philosophique. Elle n'est, ici encore, qu'une servitude empirique qu'il faut bien accepter, mais qui ne signifie rien.

2.- Quelle signification philosophique pour la vieillesse ?

Qu'est-ce donc qui pourrait donner à la vieillesse un statut « transcendantal » (ou existentiel) analogue à celui de l'enfance, de la maladie et de la folie ? Si l'on considère la

¹⁰ Ibid., p. 128.

¹¹ Ibid., p. 133-134 ; c'est Kant qui souligne.

littérature – pas seulement philosophique – et ce qu'elle dit de la vieillesse, trois éléments semblent pouvoir jouer ce rôle.

Vieillesse et mémoire

En premier lieu, le rapport au passé comme souvenir ou mémoire. Plus que tout autre âge, la vieillesse est réputée entretenir avec le passé une relation privilégiée. On a vu que Sénèque et Cicéron, entre autres, lui attribuaient l'expérience (*experientia*). Celle-ci peut se définir comme l'accumulation, la remémoration et la confrontation, dans l'unité d'une appréhension synthétique, des expériences vécues tout au long du temps depuis l'enfance. Comme en français, le mot latin *experientia* s'emploie à la fois singulièrement (faire *une* expérience) et d'une manière générique ou indéterminée (avoir *de l'*expérience).

Dans le premier usage, il a une connotation active, volontariste : il désigne un essai, une tentative, un effort (*Gaffiot*), connotation qu'on retrouvera dans la signification scientifique du terme français : « faire une expérience », c'est expérimenter, donc construire tout un dispositif permettant de tester une hypothèse et d'en retirer des connaissances.

Dans le second usage en revanche, la connotation est plutôt passive et renvoie à l'inconscient ou l'involontaire : on « acquiert de l'expérience », mais sans vraiment le vouloir, ni même s'en rendre compte. C'est un savoir global, intuitif, empirique qui se dépose en nous sans que nous fassions grand chose pour faciliter cette rétention.

La vieillesse est au croisement de ces deux significations. Etre vieux, c'est avoir fait *des* expériences, nombreuses et variées : en ce sens, elle reflète et exprime toute l'existence antérieure. Celui qui dès sa jeunesse a eu le souci d'expérimenter, d'explorer le monde, de se confronter aux autres, de multiplier les occasions d'apprendre, sera un vieillard sage et avisé, dont on appréciera les conseils : il aura *de* l'expérience. Celui en revanche qui n'a pas cette volonté, qui se replie sur soi, qui subit les événements au lieu de les provoquer, sera tout aussi « inexpérimenté » vieux que jeune ; ou plutôt il restera éternellement jeune, voire enfant. Même s'il a les apparences d'un corps vieux, il n'a pas la vieillesse au sens substantiel, ontologique, du terme.

Celle-ci révèle donc une ambivalence profonde du concept de passivité. Il y a une « mauvaise passivité », celle qui consiste à s'abandonner aux circonstances ou à la volonté d'autrui, à ne pas prendre d'initiatives ; et une « bonne passivité », qui consiste à engranger, capitaliser, sédimenter les effets de celles-ci. Le thème de la sagesse, en ce sens, exprime le double aspect de la temporalité subjective, comme volonté et comme « synthèse passive »,

comme projet et comme caractère (si l'on reconnaît que celui-ci n'est pas seulement fait de dispositions innées, mais aussi et surtout de « l'idiosyncrasie » produite par l'agglutination des événements de la vie).

La jeunesse symbolise plus particulièrement le premier aspect : elle est associée à la fougue, à l'enthousiasme, à l'audace de celui qui entreprend « pour voir ». La vieillesse en revanche symbolise le second aspect : le sage est par essence un « vieux sage », même s'il n'est pas très avancé en âge. Mais cela ne signifie pas qu'ils se succèderaient dans le temps, et que pour avoir « de l'expérience » il faudrait cesser de vouloir, ou réciproquement. La succession n'est là que pour imaginer ou concrétiser ce qui en réalité est contemporain et donne lieu seulement à des proportions variables.¹²

Vieillesse et sagesse

C'est cette conception de la vieillesse qu'exprime Socrate dans sa rencontre avec Céphale : « J'aime converser avec les gens d'un grand âge ; il me semble qu'il faut apprendre d'eux, puisqu'ils nous ont devancé sur une route que nous aurons peut-être à parcourir, de quelle nature est cette route, si elle est rude ou pénible, ou facile et commode¹³ ».

Cette équivalence entre vieillesse et sagesse se retrouve dans bien d'autres dialogues platoniciens, comme par exemple le *Protagoras* : « Examinons donc la question avec des gens plus vieux que nous ; car nous sommes encore jeunes pour trancher une affaire si importante ». ¹⁴ ou le *Politique* : « Tu deviendras plus riche en sagesse à mesure que tu avanceras en âge ». ¹⁵

Suffit-elle pour donner à la vieillesse un statut « transcendantal » ? Certainement pas. Chez Platon lui-même (qui sur ce point préfigure une position qui sera constamment reprise par la suite) la pratique de la philosophie est ce qui doit permettre, plus et mieux que la simple avancée en âge, l'accès à la véritable sagesse. Celle du vieillard n'est jamais qu'empirique, puisque liée à l'accumulation des expériences. La philosophie en revanche (et elle seule) confère une sagesse qui ne se borne pas à la sédimentation des vécus, mais repose sur l'exercice de la raison. En ce sens, elle peut se pratiquer très tôt si la nature de l'âme s'y prête.

¹² C'est pourquoi tout ce qui fige, institutionnalise, absolutise ces aspects (comme par exemple la séparation tranchée entre la « vie active » et la « retraite ») trahit cette vérité existentielle. Cf plus loin, article « Retraite ».

¹³ Platon, *République*, livre 1, 328d

¹⁴ Platon, *Protagoras*, 314b

¹⁵ Platon, *Sophiste*, 261e

Tout au plus la disparition ou l'affaiblissement des passions pourrait-elle apparenter la sagesse du vieillard à celle du philosophe, comme en témoigne Céphale citant Sophocle : « A l'égard de ces troubles des sens la vieillesse assure la paix et la libération complète. Quand les passions ont perdu leur violence (...) on est délivré d'une foule de tyrans forcenés »¹⁶. Ce que la philosophie réalise par la réflexion et le raisonnement dialectique, la vieillesse ne l'obtient que par l'affaiblissement du corps : celle-ci ne saurait équivaloir à celle-là.

On peut donc dire que la vieillesse, par cet aspect d'elle-même, crée les conditions d'une sagesse possible ; mais elle ne saurait la garantir, ni se substituer à la philosophie qui, elle, est indépendante de l'âge.

Les passions de la vieillesse

Cela d'autant plus que par un autre aspect, la vieillesse au contraire éloigne de la sagesse : « Quand un homme croit sentir les approches de la mort, il lui vient des craintes et des inquiétudes sur des choses qui auparavant le laissaient indifférent, et les récits qu'on fait de l'Hadès et du châtement dont il faut payer là-bas les injustices commises ici, ces récits dont il se moquait auparavant portent maintenant le trouble dans son âme ; et lui-même, soit parce qu'il est affaibli par la vieillesse, soit parce qu'il est à présent plus près de l'autre monde, il les considère avec plus d'attention ; en tout cas son âme se remplit de défiance et de frayeur ».¹⁷

La vieillesse ne supprime certaines passions qu'en en produisant d'autres : elle a donc tout autant besoin de philosophie que les autres âges de la vie. Alors que l'enfance est constitutivement un état d'innocence, d'indétermination et de plasticité qui rend d'autant plus nécessaire une doctrine de l'éducation, la vieillesse dépend beaucoup de la manière dont on a vécu antérieurement. Elle fera plus sage celui qui a déjà pratiqué la sagesse antérieurement (ainsi Sophocle, et Socrate lui-même) ; elle accroîtra au contraire les vices et folies de celui qui a vécu déraisonnablement. Le lien entre sagesse et vieillesse est purement contingent ; il ne saurait suffire à ériger la seconde en « état transcendantal », c'est-à-dire possédant en soi et par soi des caractéristiques ontologiques ou anthropologiques spécifiques.

¹⁶ Platon, *République*, livre 1, 329c

¹⁷ Ibid. , 330e

La vieillesse et la mort

Le second élément qui pourrait jouer ce rôle est le rapport à la mort. La vieillesse serait l'âge d'une proximité à la mort qui ne saurait être égalé par nulle autre époque de la vie. Mais ici encore, ce lien n'est pas significatif. Car la philosophie comme la religion ont toujours caractérisé la mort comme ce qui peut survenir à tout âge : « Veillez, car vous ne connaissez ni le jour ni l'heure ». Cette injonction ne concerne pas seulement les vieillards, mais tous les hommes. L'équivalence sémantique homme = mortel marque bien le caractère anthropologique (ou anthropogène) de la mort, comme en témoigne l'énoncé bien connu : « L'homme est le seul animal qu'il sait qu'il va mourir ». Heidegger, après bien d'autres, fera de l'être-pour-la-mort un élément constitutif de l'homme (en tant que Dasein) . Comme pour la sagesse, l'âge n'est donc qu'une circonstance accessoire qui peut certes favoriser, plus que d'autres, la prise de conscience du caractère fondateur de la mortalité, mais ne dispose d'aucun privilège décisif à cet égard.

Nous nous retrouvons derechef au même point, à savoir l'inessentialité de la vieillesse au regard de l'être de l'homme, ou si l'on préfère, son apparente *insignifiance philosophique* attestée, encore une fois, par la rareté et la banalité des réflexions qu'elle suscite.

La vieillesse est-elle une fatalité biologique ?

Un troisième aspect semble néanmoins se présenter. La vieillesse pourrait être pensée comme symbolisant et condensant en elle toute la face négative de la vie, à savoir les principes, pulsions, forces de dégradation ou désagrégation qu'elle implique en tant que « destruction créatrice ». Avant la vieillesse, ces forces sont déjà à l'œuvre, bien entendu, mais elles ne sont pas visibles. On existe dans l'illusion d'une sorte d'intemporalité, où le déclin de certaines capacités (notamment physiques) est largement compensé par le progrès d'autres – intellectuelles, sociales, affectives. C'est seulement dans et par la vieillesse que le déclin s'avère à la fois global, irréversible et inéluctable.

C'est là notamment la thèse soutenue par Marelo Sgalambo dans son *Traité de l'âge : une leçon de métaphysique*¹⁸. On peut lui objecter que la vieillesse n'est pas une fatalité biologique : on envisage, d'ici quelques décennies, de prolonger la vie humaine jusqu'à 120

¹⁸ Marelo Sgalambo, *Traité de l'âge, une leçon de métaphysique*, Payot, 2001.

ans, et comme je l'ai déjà évoqué, la perspective d'un blocage des mécanismes de la dégénérescence cellulaire est devenue envisageable à moyen terme. L'humanité connaîtrait ainsi, non certes l'immortalité (puisque la mort par accident, meurtre ou suicide subsistera toujours) mais une sorte de maturité indéfinie en attendant une mort devenue imprévisible ou volontaire.

Quelle signification ontologique ou métaphysique accorder à une vieillesse qu'on est en droit de considérer comme potentiellement « en voie de disparition » ? L'époque actuelle, qui voit se multiplier les problèmes liés au « vieillissement de la population » (dépendance, financement des retraites, déséquilibres démographiques, etc.) n'est peut-être en fin de compte que son chant du cygne.

La vieillesse est-elle une question d'âge ?

On vient de le voir, ce n'est pas l'âge qui peut définir la vieillesse. Même si les deux mots sont souvent employés l'un pour l'autre, il est totalement contingent que la vieillesse débute, comme autrefois, aux alentours de la cinquantaine, ou comme aujourd'hui après soixante-dix ans ou au-delà. En outre, on se heurterait ici aux mêmes difficultés que pour l'enfance. De même qu'il n'y a pas un âge unique de sortie de l'enfance, mais plusieurs (13 ans pour la majorité pénale, 18 ans pour la majorité civique, et bien plus tard pour l'accès au monde du travail et à l'autonomie financière), de même une multitude de seuils se présentent dès qu'il est question de la vieillesse : faut-il prendre la cessation de l'activité professionnelle, c'est-à-dire le départ en retraite ? Mais on parle souvent de « jeunes retraités », ce qui marque bien qu'on ne les considère pas, et qu'ils ne se considèrent pas eux-mêmes, comme « vieux ». Faut-il alors prendre la perte d'autonomie, l'entrée dans la dépendance ? Mais celle-ci n'est pas uniforme ni égale pour tous ; comment définir le degré de dépendance qui signerait l'entrée en vieillesse ? Selon qu'on retiendra tel ou tel critère, l'âge de la vieillesse variera, ce qui montre bien qu'on ne peut en faire un principe assuré.

Il nous faut donc conclure qu'aucun des trois éléments que nous venons d'examiner n'est constitutivement lié à la vieillesse par un lien qui serait substantiel ou essentiel. La sagesse, comme capitalisation de l'expérience, ne caractérise pas tous les vieux. La maladie d'Alzheimer, comme la démence sénile, va totalement en sens inverse : pourtant on ne saurait l'exclure du concept de vieillesse. Il y a des vieux qui déraisonnent, qui déraisonnent, qui vaticinent.

Pareillement, tous les vieux ne pensent pas à leur mort prochaine, et certains font tout pour l'oublier. Enfin, le déclin des forces est inégal selon les personnes : on peut être encore très « vert » à 90 ans, tandis que d'autres sont déjà vieux à 40 ans, voire moins.

Il nous faut donc rechercher un critère plus profond, plus solide, plus universel. Ce sera l'objet du chapitre deux du cours.